



Grégory Carnoli, Estelle Franco
le 4 septembre 2008 à Beyrouth. Atelier autour de Rachid El-Daïf
© Deborah Kempczynski

À TRIPOLI, « LE LIT COMME CHAMP DE BATAILLE »

PATRICIA BARAKAT

SI LE COUPLE RESTE UNE « AVENTURE », À TRIPOLI COMME À BEYROUTH, IL EST AUSSI UN RISQUE QUI FLIRTE AVEC LA MORT SI ON OSE LE FOILLER DANS SA SECRÈTE INTIMITÉ. ENTRE ORIENT ET OCCIDENT, MODERNITÉ ET TRADITION, ÉCHO D'UN ATELIER THÉÂTRE À PARTIR DE L'UNIVERS ROMANESQUE DU POÈTE LIBANAIS RACHID EL-DAÏF.

PATRICIA BARAKAT, comédienne et metteuse en scène libanaise. Elle débute son parcours professionnel à Paris puis à Beyrouth, avant de s'installer à Bruxelles en 2005. Elle suit une licence en arts du spectacle au Centre d'études théâtrales et collabore avec différents artistes, notamment Pascal Crochet et Stefan Dreher. En 2007, elle crée sa propre compagnie, Blast, qui mêle théâtre et arts plastiques et se spécialise dans le tableau vivant. www.blastprojekt.altervista.org

RACHID EL-DAÏF, auteur et romancier libanais né en 1945. Il commence à écrire dès l'âge de 20 ans et se concentre essentiellement sur cette activité après une expérience de mort imminente vécue lors de l'explosion d'une voiture piégée. Aujourd'hui, il est l'auteur de onze romans et trois recueils de poésie. Ses romans attirent l'attention du monde entier et ses œuvres ont été traduites en huit langues différentes en Europe (en français chez Actes Sud).

TRIPO 08

Tripo 08 est né de l'envie de réunir des artistes belges et des artistes libanais autour de quatre ateliers (théâtre, cinéma, création sonore, photo et écriture) et d'un festival. C'est une initiative de quatre artistes résidant à Bruxelles: Rahim Elâsri (metteur en scène d'origine marocaine), Aude Grillon (monteuse, de nationalité française), Deborah Kempczynski (photographe et réalisatrice belge) et Barrack Rima (réalisateur d'origine libanaise). La création se déroule en deux temps: d'abord à Tripoli au mois d'août ensuite à Bruxelles à partir du mois de décembre. La présentation finale des travaux des ateliers aura lieu à partir du 28 janvier 2009 à La Bellone.

Cette démarche qui vise à faire se rencontrer deux cultures m'intéresse, surtout lorsqu'il s'agit du Liban. Vivant à l'étranger depuis une dizaine d'années, j'y retourne régulièrement et je suis de près la scène culturelle libanaise. Il s'agit d'un travail sur le thème du couple à partir de l'univers romanesque de Rachid El-Daïf. Cet auteur libanais contemporain utilise le couple, et plus spécifiquement la sexualité du couple, pour mettre sur le tapis le conflit entre tradition et modernité. Sa fameuse phrase « le lit comme champ de bataille » résume bien l'univers de l'œuvre. Femme orientale ayant vécu plus d'un tiers de ma vie en Europe, ce tiraillement entre tradition et modernité me travaille beaucoup et c'est en couple qu'il va au plus profond en moi.

Tripoli, le couple, la tradition, la modernité, l'exil, les croisements de cultures, tout ça résonne très fort en moi. Il n'y a pas de hasard, je dois participer à ce projet. À trois jours de mon départ annuel pour Beyrouth, j'annule mes engagements professionnels à Bruxelles pour le mois d'août et je prolonge mon billet d'avion. C'est parti pour Tripo 08!

RELAX YOU'RE IN EL MINA

Les ateliers démarrent le 14 août à Beit El Fann¹, association culturelle située dans le quartier de El Mina. El Mina, c'est la partie « détendue » de Tripoli, celle qui se trouve au bord de la mer, avec son port, ses trois îles, sa plage et sa corniche. En arrivant par l'autoroute, on peut lire sur un grand panneau: *Relax you're in El Mina, the city of Waves and Horizon*². Tripoli, deuxième ville du Liban après Beyrouth, a toujours été plus authentique et plus conservatrice que notre capitale enjôleuse et déjantée. Cependant, elle connaît de sérieux conflits depuis plus d'un an: en mai 2007, l'armée libanaise combat pendant six mois un groupuscule islamiste armé réfugié dans le camp palestinien de Nahr el Bared, et le nord de la ville est aussi une zone de tension entre extrémistes musulmans. Quelques jours après notre arrivée, nous avons droit à un attentat. Une voiture piégée attend sur la place centrale. Dans un bus, tous les jeunes militaires seront tués par l'explosion. Bienvenue au Liban! L'événement affecte tout le monde, mais la création continue comme acte de résistance à la violence, les participants continuent de sillonner la ville pour récolter images, témoignages, sons ou toute autre matière nécessaire à leur travail.

Notre lieu d'accueil, Beit El Fann, est une vieille bâtisse typiquement orientale dirigée par Abou Rabih ou Père Printemps (traduction littérale). Ce centre a pour vocation de promouvoir les arts par le biais d'ateliers, de productions et de festivals. Il y a un théâtre, un studio de cinéma, une salle d'ordinateurs pour l'atelier son, un salon pour l'atelier photo et écriture et deux cours intérieures qui seront les lieux de rassemblement. Certains participants logent sur place et les autres vont à l'orphelinat (les filles) et dans une pension (les garçons). La mixité n'est pas la spécialité de la région.

Pendant deux semaines, les quatre ateliers se côtoient, petites bulles en ébullition, une énergie créatrice renforcée par la vie en communauté, un travail acharné pour arriver à quelque chose de construit et ce, malgré toutes les contraintes extérieures : pannes de courant, matériel désuet, chaleur torride, etc. Les ateliers fonctionnent de manière autonome, et les participants se retrouvent pendant les heures de table, ou dans les bars de El Mina le soir, ou encore pendant les soirées de festival où sont programmés films et conférences.

COMMENT REPRÉSENTER ÇA ?

L'atelier théâtre est composé de six personnes : trois résidents belges et trois résidents libanais, deux garçons pour quatre filles. La première semaine, nous attaquons la lecture des romans choisis : *Cher monsieur Kawabata*, *Qu'elle aille au diable Meryl Streep*, *Fais voir tes jambes Leila* et *Ok maa el Salama* ; mis à part le dernier, les trois premiers sont traduits en français chez Actes Sud. L'œuvre est mordante, hilarante, crue, cruelle ; j'aime l'imaginaire de cet auteur, son audace, son côté saugrenu et aussi la simplicité de son écriture et sa fraîcheur. La langue arabe oscille chez lui entre langue écrite et langage parlé. C'est une littérature simple, accessible à tous, contrairement à la littérature arabe habituelle qui est plus lyrique et maniérée. Rahim Elàsri nous demande d'isoler dans les romans les scènes de couple et de proposer un montage temporel. Nous travaillons dans les deux langues : français et arabe (classique et libanais). Dès le premier jour de plateau, une question fondamentale se pose : « Comment représenter ça ? » Les textes sont très osés, ils

abordent la sexualité de long en large : de la masturbation à la sodomie, en passant par la fellation et autres pratiques. Comment représenter ça dans un pays où la nudité est complètement bannie des scènes, où les textes passent à la censure avant d'être présentés, et de plus dans la ville qui abrite les groupuscules islamistes les plus actifs du pays ?

Lors de son passage à Beit el Fann, Rachid El-Daïf affirme ne jamais avoir rencontré de problèmes avec la censure : « Dans un pays où la censure est exercée, il faut être assez intelligent pour la contourner : il y a des choses à éviter, des choses à ne pas dire ou à formuler autrement. » Mais quand il s'agit de représentation, l'auteur est incapable de répondre, ça ne relève pas de son domaine. La seule mise en scène de ses textes au Liban est celle de Nidal el Achkar³ qui a monté *Qu'elle aille au diable Meryl Streep*, son roman le plus croustillant sur le plan sexuel. Et comment elle a fait pour les scènes de cul ? Elle a tout simplement utilisé des animations vidéo avec des animaux en rut. Vivent les *Fables* de La Fontaine ! Faut avouer que ça sert encore de nos jours !

En tous cas, nous on n'a pas envie de ça. Laissons les animaux de côté : nous sommes des humains avec une libido et on l'assume. Peut-être pas tout le monde. Premier choc culturel entre Belges et Libanais, la rencontre des cultures commence à devenir intéressante. Pour des acteurs qui appartiennent à une microsociété où la religion est très prégnante et qui sont habitués à des codes de jeu très différents, nous sommes face à un réel problème. Il y a d'une part un travail sur le corps et sur l'intime à découvrir et une autocensure par rapport à la société à lâcher. Petit à petit, avec les discussions, l'aide du metteur en scène et la confiance entre les comédiens, le travail de plateau avance, les choses se décoincent et trouvent leur place. Nous cherchons un jeu juste qui ne mette mal à l'aise ni les comédiens libanais ni le public. Notre but n'est pas de provoquer, les textes sont suffisamment audacieux.

Le tabou n'est pas uniquement dans ce qu'on montre (la proximité des corps et la nudité) mais aussi dans ce qu'on dit. Après

Hariri à l'infini
Rafiq al Hariri a dirigé cinq
gouvernements au Liban
entre 1992 et 2004.
© Deborah Kempczynski



un acte sexuel, la femme dans *Qu'elle aille au diable* Meryl Streep avoue à son mari, qui doute de sa virginité, avoir été «doigtée» par son cousin à l'âge de neuf ans. Leur relation sexuelle secrète dure six ans, elle croit qu'il va l'épouser, mais c'est une autre qu'il choisit. Rachid El-Daïf se sert de l'intime pour aborder tous les problèmes sociaux et moraux dérivant de la sexualité: l'inceste, la virginité, la prostitution, la manipulation, l'infidélité, l'impuissance, etc. Le nid de l'union amoureuse est ici lieu de conflits et de violence. C'est sur ce terrain que rejaillissent à la surface tous les tabous de l'individu et de la société.

LA POÉSIE DE PÈRE PRINTEMPS

Un jour, Père Printemps, notre cher directeur, tombe sur nos textes et découvre ce qui se passe sur le plateau. Il est scandalisé, il traite le metteur en scène de dégénéré, lui reproche de proposer des choses aussi vulgaires. Il ne cautionne absolument pas ce travail indécent, et refuse que cela soit présenté dans son théâtre, dans «ce lieu sacré que j'ai construit planche par planche». Nous souillons les planches de son théâtre, dit-il.

C'est après maintes discussions avec lui que notre producteur libanais arrive à obtenir une représentation dans le théâtre: «Oui, mais une représentation privée à 16 h, uniquement réservée à l'auteur et aux participants de Tripo 08» (mise à part Lina, la seule jeune fille voilée de l'équipe). Ce n'est pas une blague, Père Printemps vérifie lui-même les entrées du public dans le théâtre et tous ceux qui ne font pas partie de l'équipe sont priés de sortir. Une dame et sa fille ont quand même réussi à s'infiltrer, la maman et la sœur de Raghda, une des comédiennes libanaises. Elles ont eu de la chance, car la représentation était surtout interdite aux parents: «Vous imaginez qu'un père voie sa fille dans cette situation indécente et qu'il lui tire dessus? On ferme mon théâtre le lendemain. Il ne faut surtout pas que ça sorte d'ici.»

L'excès de Père Printemps peut paraître risible, mais c'est d'un rire jaune que je ris, car il soulève une réalité beaucoup plus sérieuse. Le Liban, qui paraît aux yeux de tous comme un

modèle exemplaire de démocratie au Moyen-Orient, est un grand leurre. Quand on a peur de dire ce qu'on pense par peur d'être traîné derrière les barreaux ou, pire encore, de se faire tirer dessus, on n'est certainement pas en démocratie. Cette peur, je l'ai sentie quand j'étais plus jeune, mais à l'époque je ne savais pas, aujourd'hui je sais, et ça fait d'autant plus mal que le temps a passé et qu'avec le temps on espère que ça «évolue».

TRIPES À TRIPOLI

Au fil des jours, je comprends mieux l'inquiétude de Père Printemps et l'enjeu que cette présentation représente dans cet environnement tripolitain où, il y a encore quelques jours, un jeune médecin abattait une jeune fille et sa famille parce qu'elle refusait de l'épouser, où des jeunes extrémistes saccagent un bar parce qu'il vend de l'alcool.

Dans une ville où les crimes d'honneur et de religion sont encore d'actualité, on a du mal à imaginer une représentation où Estelle Franco (comédienne de Bruxelles) se déshabille dans une cuvette, où Grégory Carnoli (comédien belge) se rase les testicules, où Patricia Barakat fait un strip-tease. Tout ça dans une cave de Tripoli en catimini, et surtout il faut que personne ne le sache, sinon on risque de passer à la casserole.

Tout d'un coup notre théâtre devient résistance, contre-pouvoir, insoumission. Je comprends la responsabilité de cette zone d'expression et de liberté dans un pays non démocratique et je me sens, sans l'avoir voulu, investie d'une mission importante: défendre la cause d'une sexualité libre au Liban et surtout d'une parole libre.

PREMIÈRE À BEIT EL FANN

Après tout ce tohu-bohu, le jour J arrive: le 30 octobre à 16h a lieu la présentation du travail de l'atelier théâtre à Beit el Fann. Les participants belges et libanais sont présents, curieux, certains ont déjà assisté à quelques répétitions, d'autres en ont juste entendu parler. Le spectacle commence par des lectures, afin de faire découvrir au public les différents romans. Chaque couple lit successivement des fragments de son roman à l'avant-



1 La Maison de l'Art:

www.beitelfann.com

2 RelaxeZ-vous, vous êtes à El

Mina, la ville des vagues et de l'horizon.

3 Metteure en scène libanaise et

directrice du Théâtre de la Ville

(Masrah el Madina).

4 Café situé au bord de

la mer fréquenté par les

intellectuels beyrouthins.

scène, puis les comédiens investissent la totalité du plateau: pendant qu'un couple joue sa scène au centre, les autres personnages sont installés dans la périphérie pour leurs moments privés.

Il règne un grand silence dans la salle, pas beaucoup de réactions, les applaudissements sont retenus. Entre comédiens, l'énergie est incroyable, une émulation due au stress et une solidarité très forte. À la sortie, nous récoltons les retours: la plupart nous félicitent, la scène terrible où Z. se fait dépuceler par le fils de son futur époux marque les esprits, mais il n'y a pas de réactions violentes. Pour la sœur de Raghda, les mots sont plus choquants que les images, surtout lorsqu'ils sont dits en dialecte libanais.

Rachid El-Daïf, présent à la première, nous propose de le rencontrer trois jours plus tard au café Raouda⁴ à Beyrouth. Je sens dans ses propos une certaine inquiétude par rapport au public. Il affirme lui-même ne pas être tarauté par des questions de morale, mais si je me mettais en maillot plutôt qu'en sous-vêtements, ce serait peut-être mieux, suggère-t-il. Et pourquoi, M. El Daïf, voulez-vous que mon interprétation soit édulcorée, alors que votre écriture est insolente? Très concrètement, l'auteur, connaissant la réalité du pays, essaye de trouver des compromis pour que le spectacle puisse tourner au Liban auprès d'un large public et pour qu'il ne risque pas lui-même d'avoir des ennuis avec la censure. Avec le recul, je me rends compte que mon sang chaud qui ne veut pas faire de concessions n'est peut-être pas très «intelligent» dans un pays comme le Liban si on veut faire avancer les choses. Je n'ai pas de réponse, tout dépend de ce qu'on veut et du public qu'on veut toucher. C'est un choix à faire.

DEUXIÈME À BEYROUTH

Le 4 septembre, présentation prévue à Beyrouth à Zico House. Zico House, comme son nom l'indique clairement, c'est la maison de Zico, celle qu'il a reçue en héritage et qu'il a transformée en lieu culturel. Ici pas de scène, nous sommes dans un appartement, impossible de reproduire ce que nous avons montré à Tripoli. Il faut vite repenser le spectacle autrement en prenant en compte cette nouvelle configuration scénographique.

Ne pouvant tout concentrer dans un espace unique, nous optons pour un espace éclaté: chaque comédienne choisit une pièce de la maison (celle qui correspond le mieux à son personnage) et les comédiens se déplacent d'une pièce à l'autre (chambre à coucher, cuisine, salon) pour jouer leur scène de couple. Quand une femme est seule, elle joue son moment privé. Le public circule librement dans ces espaces dans lesquels se jouent en simultanée scènes de couple et moments intimes. Le rapport au public est complètement modifié, nous passons d'une salle assise à un espace de déambulation et du théâtre frontal au théâtre de l'intime. Comment gérer cette proximité? Nous n'avons pas le temps de l'expérimenter, ce sera donc à voir lors de la présentation. Au début, la proximité me trouble, me rend plus pudique et ce n'est qu'au fur et à mesure que je trouve plus d'aisance à partager mon intimité. Emma, la femme

infidèle que j'interprète, fait des confidences sur son lit, elle raconte ses aventures: «j'ai trompé mon mari, j'en avais besoin, j'ai besoin que les autres hommes me désirent et me trouvent belle.» On la comprend. La proximité crée une connivence, un sentiment d'empathie qui rend le «vice» plus acceptable.

Le public de Zico est plus diversifié et l'accueil plus chaleureux. Pour ceux qui ont assisté aux deux représentations, il y a une préférence pour la deuxième dont la configuration est plus appropriée au thème du couple et de l'intime. Si je me suis sentie plus protégée et à l'aise dans le rapport frontal, je suis certaine que la deuxième forme est plus adéquate à notre propos. La gêne réciproque due à la proximité tombe assez vite et laisse place à un dialogue possible. Nous ne sommes plus ces acteurs inatteignables juchés sur nos planches mais des individus comme eux qui évoluent dans un espace familial. Pendant que je joue Emma, plusieurs spectateurs me posent des questions sur elle, sur ce qui s'est passé exactement avec son mari... Peut-être est-ce une réponse sur la forme de représentation à adopter, peut-être cette proximité qui ouvre au dialogue est-elle un terrain favorable pour faire avancer les choses ensemble.

À SUIVRE...

Le projet Tripo 08 a été pour tous une expérience forte et mémorable: entre les événements de Tripoli, les accrochages avec Père Printemps, les mêmes aubergines servies à midi pendant quinze jours consécutifs, les pannes, les cuites, la mer et un magnifique voyage sur l'île aux Lapins en pleine nuit avec une éclipse de lune, c'est difficilement oubliable. Tous les ateliers ont produit des choses remarquables. Pour moi ce travail sur Rachid El-Daïf m'a remise nez à nez avec la réalité de mon pays et mon identité qui se trouve quelque part entre Orient et Occident.

La suite, ça se passe à Bruxelles, au mois de janvier. On passe de 35°C à 5°C, de la purée d'aubergines au stoemp aux chicons, des marçels sexy aux bonshommes Michelin, du Père Printemps au Père Pickels, bref ça change! Les rôles sont inversés, la rencontre sera différente. Quel sera l'effet de ce nouvel environnement sur le travail? Quels liens entre Tripoli et Bruxelles? Peut-on parler de continuité ou de nouvelle création? Quel enjeu pour la pièce de Rachid El-Daïf devant un public belge? Comment se passeront les répétitions sans le poids de la menace? Toutes ces questions, je me les suis posées avec inquiétude, avec la peur que la magie de la première fois disparaisse. Hier, Barrack m'appelle de Beyrouth, il s'occupe des formalités pour faire venir les participants libanais: «Peux-tu loger quelqu'un chez toi?» J'attends impatiemment. ■